

PRÉFACE

Le mentir vrai

Quand j'ai publié « Partenaires », la première nouvelle professionnelle de Sylvie, dans Univers 1985, je ne doutais pas d'avoir déniché la perle rare, et ce n'est pas une vaine métaphore. On les cherchait à la loupe, alors, les petites Françaises qui proposaient de vraies nouvelles de science-fiction.

Je ne m'étais pas trompée : dès l'année suivante, Sylvie décrochait deux prix prestigieux. La quasi disparition de la miss dans les années qui suivirent me déçut quelque peu. Je pensais notre nouvel auteur perdue pour notre genre préféré, comme tant de nouvellistes qui l'avaient précédée... Quand elle était en fait fort occupée à mener de front une carrière universitaire et le dur métier de mère de famille.

Sylvie nous a fait le coup du phénix. Ne vous méprenez pas : même si elle sait très bien jouer les Protée, et si nous l'avons entendue, lue ou vue suite à certains Remparts¹ dans des incarnations improbables, vous ne la verrez pas faire une démonstration de « truc en plumes » et paillettes associées. Non, Sylvie en phénix, c'était la renaissance, le déploiement des ailes qui scintillent, l'œil acéré, le bec un rien cruel. On sentait bien que cet oiseau-là avait connu le feu qui dévore et qu'il s'ébrouait au sortir des cendres.

Réapparue au tournant du siècle dans l'Escalade de Sylvie Denis², l'auteur n'a plus cessé d'occuper le devant de la scène. Et il faut rendre grâce à l'éditeur

¹ Réunion annuelle d'un groupe informel d'écrivains rassemblés par leur désir commun d'échanger sur la science-fiction et l'écriture d'icelle.

² *Escalade 2001*, éd. Fleuve Noir

qui nous permet de mesurer aujourd'hui l'ampleur de sa vision. Après Le miroir aux éperluettes et Espaces insécables³, unanimement salués par les lecteurs et par la presse, voici Marouflages. Un titre symbolique, qui désigne une opération utilisée en peinture ou en arts plastiques, opération qui consiste à encoller une toile sur un support, puis éventuellement à la brosser avec soin afin d'en chasser les bulles d'air. Le but est d'obtenir une surface parfaitement lisse.

Marouflages, pour un aussi mauvais esprit que le mien, c'est un nom que je raccourcis aisément en maroufle. Un mot ancien, il est vrai, qui a sûrement disparu des dictionnaires modernes, mais le lecteur qui se souvient du Dom Juan de Molière n'a pas oublié Sganarelle, souffleté en lieu et place de l'amoureux trahi, et son exclamation : « Peste soit du maroufle ! » Littré nous donne les deux sens pour ce substantif : la colle forte qui sert à maroufler, et le terme injurieux pour désigner l'homme grossier, le butor, le sot.

10 Et les lecteurs qui ont déjà eu la chance de découvrir « Les Yeux d'Elsa », le célébrissime chef d'œuvre de l'auteur⁴, n'ont pas pu oublier son héros, un recruteur peu regardant sur la déontologie, confit de bonne conscience. Bien sûr, ils se souviendront aussi que l'auteur osait mettre en scène des relations sexuelles entre un homme et une femelle dauphin génétiquement améliorée pour aider les humains aux chantiers sous-marins. Petit rappel : un monde particulièrement atroce où les dauphins sont prétendus libres alors qu'on les drogue à leur insu pour en faire des esclaves dociles. Une histoire d'amour improbable et magnifique entre deux êtres que tout devrait séparer. Mais quand il faudrait préserver le trésor de cette relation, Charlie, l'humain, est incapable de se décentrer et d'imaginer le point de vue d'Elsa, la femelle dauphin. Ni même, d'ailleurs, d'envisager qu'elle puisse faire preuve d'esprit critique. Comment admettre qu'une simple greffe d'I.A. donne à cette créature une intelligence égale à la sienne ? La réponse d'Elsa quand il lui demande pourquoi elle l'aime est proprement déchirante.

³ Parus aux éd. ActuSF en 2007 et 2008

⁴ Nouvelle parue en 2005 dans *Galaxies* n° 37 et trois fois couronnée, par le Grand Prix de l'Imaginaire, le Prix Rosny Aîné, le Prix du Lundi.

« Tu es seul, comme moi. Et tu te débats, à ta manière, si différente de la mienne. C'est peut-être pour cela que je me sens si proche de toi, plus proche que je ne l'ai jamais été de quiconque, dauphin ou humain. Tu m'as touchée comme personne ne l'avait jamais fait. J'aime votre langage, ses mots sont si justes. Oui, tu m'as touchée, avec ton esprit et avec ton corps. Et puis tu es un peu perdu, même si tu ne le sais pas, et un peu décalé, comme moi. Non, pas comme moi, mais c'est dans ta tête aussi. Parce que tu te trompes. Oui, c'est cela. Tu TE trompes. C'est là qu'est le décalage, dans la manière dont tu regardes le monde. Tu te mens à toi-même. Tu rends le monde étrange, hostile et rigide, mais tu t'y es enfermé tout seul. Même Josh, il n'est pas comme tu le vois. Ce n'est pas lui qui a besoin de toi. Pourquoi as-tu si peur ? »

Le maître mot est lâché : pourquoi, de quoi avons-nous si peur quand nous rencontrons l'autre, quand vient l'heure du choix, deux thématiques centrales dans les deux précédents recueils de l'auteur et que l'on retrouvera de nouveau ici. Qu'avons-nous dissimulé sous la couche de colle, qu'avons-nous voulu chasser avec les bulles d'air, à qui mentons-nous, volontairement ou involontairement ?

La deuxième nouvelle du recueil, « Le Prix du billet », est un tour de force de ce point de vue, parce que c'est par le truchement du mensonge que se dévoile le palimpseste, une couche grattée avec soin, dont il ne restait quasiment plus rien tant elle avait été recouverte par les pattes de mouche de l'aveuglement et de l'autodévaluation.

« J'en ai assez de me battre — je ne sais même pas pourquoi je me bats. C'est quoi, c'est une secte, votre truc ? Eh bien tant mieux. Parce que je n'ai plus envie de réfléchir. Faire la bouffe et le ménage, et les courses, oui, ce sera parfait pour moi. Et si j'ai envie d'être une bonniche, ça me regarde. »

La confrontation Héra Yata est une merveille d'affrontement dialogué qui

pourrait servir de modèle à tous les écrivains en herbe. Elle réserve une chute inattendue, mais qui n'a rien d'une pirouette. Là encore, un couple en jeu, et une histoire d'amour partie sur des bases faussées, dont l'auteur suggère qu'une interrogation sur notre rapport à l'autre, une quête de vérité, pourraient permettre l'avènement.

Chacune dans un registre différent, les deux premières nouvelles du recueil sont deux constructions d'orfèvre, mais les mots me manquent pour qualifier « Fidèle à ton pas balancé ». Elle m'a laissée sans voix, muette d'admiration. Je vais quand même essayer d'aller chercher au fond de moi un commentaire qui friserait sûrement la paraphrase, vous m'en voyez désolée. Que peut-on préférer face à la force d'une fiction particulièrement réussie sinon renvoyer le lecteur au texte ?

En écrivant cette nouvelle, inédite, Sylvie a voulu créer un effet de symétrie avec « Les Yeux d'Elsa ». La résonance est forte entre les deux textes. Avec une nuance : là où tout commence dans la relation du couple aux débuts de la première nouvelle, tout est terminé dans la dernière. Le héros de l'histoire n'a pas l'air plus malin que Charlie. Il a perdu sa Lou parce qu'il était incapable de la rejoindre sur son terrain. Et quand les « clips » qu'elle a enregistrés et auxquels, jusqu'à la rupture, il n'avait prêté qu'une attention distraite lui permettent de se glisser dans sa peau via des gants, un casque et des électrodes de réalité virtuelle, sa première réaction est pour le moins négative.

« — la séquence ne dure que quelques minutes mais quand elle s'arrête je suis effondré, boquetant, comment a-t-elle pu m'abandonner alors qu'elle marchait ainsi ? Peut-on abandonner quelqu'un qui vous aime, quand on ressent tout cela à l'intérieur de soi-même ? Moi, quand je marche, je suis vide. Lou était pleine de lumière, et emplie d'elle-même. Et je n'aimerai jamais personne d'autre qu'elle — ou alors il faudrait qu'elle soit semblable,

aussi tendre et lumineuse que Lou. »

Mais finalement, ce héros-là est moins borné. Il se met à visionner tous les clips de l'absente, et spécialement, en boucle, une scène où elle marche « de son pas balancé », « où l'on voit ses cheveux dorés qui dansent sur les épaules, cette scène qui est comme une danse radiieuse et tranquille, entre fragilité et équilibre, perchée sur ses talons mi-hauts qui tictaquent un doux tempo. » Peu à peu le héros se coule dans la persona de Lou. Il était étriqué, il s'ouvre au monde, et cela passe entre autres par la démarche et par les postures, ce qui donne à la nouvelle son étrangeté et sa pure poésie.

Sylvie, en nouvelliste ingénieuse, ne se contente pas de nous montrer les effets que pourrait provoquer la fusion de l'esprit d'un homme avec des moments enregistrés de la vie d'une femme, elle montre aussi l'ami du héros, qui a choisi, lui, de fusion-ner avec son chat, et qui s'en trouve aussi totalement transformé.

Notre part bisexuelle, notre part animale, on voit où l'auteur veut nous mener, et la nouvelle ressort clairement à l'apologue, mais avec l'humanisme et l'empathie pour les personnages d'un Ted Sturgeon, et le même talent de descripteur.

« J'ai repéré autre chose dans les clips de Lou. Je n'avais pas été assez attentif.

La manière dont elle regarde.

Elle ouvre les yeux en grand. Très, très grand, paupières presque écarquillées. Et son regard est haut – la plupart du temps, elle regarde bien au-dessus des visages. C'est pour cela qu'elle redresse les épaules. Et c'est pour cela que ses genoux sont peu concernés quand elle marche – et que son staccato est plus doux que le mien. Elle vise le ciel. Son corps d'en haut est dressé comme une flèche, son corps en dessous ondule et se déroule paisiblement. La limite entre les deux est juste au niveau du plexus solaire. Son regard surplombe

la rue, comme si elle était beaucoup plus grande qu'elle ne l'est – et elle voit bien plus de choses que moi. Son horizon semble plus vaste. »

Et notre abandonné de relever le menton, balancer les hanches, et « déplier son visage comme une fleur ». Du coup, le voilà obligé de mettre des lunettes de soleil.

On remarquera ce que l'auteur suggère, par cette simple notation : comment auparavant il marchait voûté, les yeux vissés au sol, sans grande perception de ce qui l'entourait.

Avec ce recueil au ton un peu plus grave que les précédents, Sylvie me paraît avoir escaladé des sommets. Il était assez facile de créer l'effet de réel avec « Le Prix du billet », nouvelle contemporaine⁵, mais les deux autres textes réussissent la performance autrement difficile du « mentir vrai », pour employer l'oxymore fameux d'Aragon, tout l'art du romancier ou du nouvelliste consistant à obtenir de son lecteur ce que les Américains appellent « the suspension of disbelief »...

Les auteurs de SF ne se facilitent pas la donne. Leurs fictions sont des hors-lieux, des laboratoires utopiques où ils concoctent ce qui n'existe pas (encore) dans la réalité.

Ils inventent des loupes, des prismes, des horloges impossibles afin de mieux interroger le monde où nous vivons. Parfois, comme Sylvie, leurs chimères fabuleuses touchent au cœur, et leurs lecteurs éblouis n'en sortent pas indemnes.

JOËLLE WINTREBERT

⁵ Conte de Noël écrit pour Jacques Baudou et publié sur le site Internet de la ville de Reims.